

## CHAPITRE 1

# **Le problème des sources : une religion reconstruite par fragments**

Comprendre la religion gauloise oblige d'abord à accepter une évidence brutale : nous ne la possédons pas. Nous ne l'ouvrons pas comme un corpus grec, avec ses récits, ses généalogies, ses théogonies, ses poèmes ou ses commentaires. Nous ne la lisons pas dans sa langue propre, racontée par ceux qui la vivaient et la transmettaient. Nous arrivons après l'effondrement, devant des restes : des noms gravés sur des pierres, des objets jetés dans des eaux sacrées, des sanctuaires mutilés, des images sans légende, des textes écrits par des étrangers, des survivances déformées par d'autres religions. Des indices, donc, mais pas de mode d'emploi. Toute étude sérieuse du panthéon gaulois commence là : dans la conscience qu'on travaille sur une religion partiellement détruite, approchée à partir de ses débris.

Cela ne signifie ni que tout est perdu, ni que tout se vaut. Cela signifie que la méthode compte ici plus qu'ailleurs. Avant de parler des dieux, il faut dire d'où viennent leurs traces. Avant de raconter, il faut distinguer ce que l'on sait, ce que l'on suppose et ce que l'on ignore. Sans cette discipline, on glisse vite du savoir à l'ornement, puis de l'ornement à la fiction. Or la religion gauloise attire depuis longtemps les projections faciles, les récupérations romantiques, les fantasmes néo-druidiques et les reconstructions trop sûres d'elles. Les blancs de l'histoire ne sont pas une invitation à inventer. Ils exigent au contraire plus de rigueur.

Les sources qui permettent d'approcher les dieux gaulois appartiennent à plusieurs familles. Aucune n'est suffisante à elle seule. Aucune n'est neutre. Aucune ne restitue le système complet. Mais croisées entre elles, elles permettent une reconstruction prudente, partielle et parfois très éclairante.

La première catégorie est celle des auteurs antiques. C'est par eux que le monde gaulois entre dans l'écriture, mais il y entre par le regard des autres. César, Strabon, Diodore, Lucain, Pline et quelques autres nous livrent des observations précieuses sur les druides, les sacrifices, certaines divinités et certains usages. Sans eux, une part importante du dossier manquerait. Mais ces textes ont leurs limites : ils regardent les Gaulois de l'extérieur, souvent depuis Rome, presque toujours à travers des catégories étrangères. Ils traduisent les dieux gaulois en dieux romains, simplifient des systèmes qu'ils ne comprennent qu'en partie, et chargent parfois leurs descriptions d'un mépris politique ou moral utile à la domination. Le regard antique éclaire, mais il déforme.

Viennent ensuite les inscriptions votives, qui forment l'un des socles les plus solides de notre connaissance. Un nom divin gravé sur une pierre, un autel, une dédicace, un ex-voto : c'est déjà plus solide qu'une rumeur littéraire filtrée par un vainqueur. Grâce à ces inscriptions, on connaît l'existence de nombreuses divinités, locales ou plus largement attestées. On repère des noms, des variantes, des associations, des épithètes, parfois des rapprochements avec des dieux romains. Ce matériau est précieux parce qu'il ancre le panthéon dans des lieux réels et des gestes concrets. Mais il a ses limites. Un nom gravé n'est pas un mythe. Une dédicace ne raconte ni la biographie divine, ni la hiérarchie du panthéon, ni la manière exacte

dont une divinité était comprise selon les régions. Les inscriptions nomment ; elles expliquent rarement.

L'iconographie ajoute une autre strate, fascinante mais piègeuse. Statues, bas-reliefs, piliers sculptés, figurines, monnaies, représentations animales ou divines offrent un accès visuel aux puissances religieuses de la Gaule. Un dieu cornu, une roue, un serpent, un cheval, un maillet, une corne d'abondance : tout cela dessine un langage symbolique fort. Ces images permettent parfois d'identifier une divinité, de suggérer une fonction, d'observer une continuité ou une transformation. Mais une image ne parle jamais seule. Elle montre sans commenter. Nous la lisons avec nos catégories, nos réflexes et nos désirs d'interprétation. Le danger est toujours le même : prendre pour certitude ce qui n'est qu'hypothèse, transformer un attribut en définition, ou une figure plastique en récit théologique complet.

L'archéologie, elle, est indispensable parce qu'elle restitue le cadre concret du religieux. Elle permet d'identifier des sanctuaires, des fosses cultuelles, des dépôts d'armes, des objets votifs, des bassins, des sources sacrées, des temples gallo-romains édifiés sur des lieux plus anciens. Grâce à elle, la religion gauloise cesse d'être une abstraction floue ; elle redevient un ensemble de pratiques inscrites dans des sites, des architectures, des gestes et des territoires. Un sanctuaire fouillé ne nous dit pas seulement qu'un culte a existé. Il montre où il s'exerçait, comment l'espace sacré était organisé, quels objets y étaient déposés, quelles destructions rituelles ont eu lieu, quels usages se répètent, quels lieux ont persisté sous la romanisation. Mais l'archéologie aussi travaille avec du silence. Elle révèle des structures, des objets et des répétitions. Elle ne donne presque jamais le commentaire intérieur des fidèles.

La toponymie apporte un autre type d'indice, plus diffus et plus fragile. Les noms de lieux peuvent conserver l'écho d'anciens cultes, de sanctuaires, de sources sacrées ou de divinités tutélaires. Un nom qui survit peut être la dernière cicatrice d'un dieu disparu. Dans certains cas, cette mémoire linguistique aide à comprendre l'implantation régionale d'un culte ou la persistance d'une sacralité locale. Mais c'est un terrain glissant. Les mots changent, se déforment et se réinterprètent. Une étymologie séduisante peut devenir un piège si elle n'est pas confirmée par d'autres indices. La toponymie suggère ; elle ne suffit pas à elle seule.

Enfin, il faut compter avec le comparatisme celtique, c'est-à-dire la mise en relation du matériau gaulois avec les traditions celtiques insulaires, notamment irlandaises et galloises, mieux conservées dans les textes médiévaux. Cette démarche peut être féconde, parfois indispensable. Elle permet de repérer des structures communes, des thèmes récurrents, des figures comparables, des fonctions religieuses qui semblent dépasser les fractures géographiques. Mais elle exige une grande prudence. Les traditions insulaires ont leur propre histoire, leur propre chronologie, et elles ont été fixées dans des contextes déjà christianisés. Elles ne sont pas un coffre-fort intact contenant la version perdue de la religion gauloise. Elles offrent des parallèles, pas des équivalents automatiques.

Aucune de ces sources ne suffit seule. Les auteurs antiques donnent du récit, mais un récit biaisé. Les inscriptions donnent des noms, mais peu d'histoires. Les images donnent des formes, mais peu de certitudes. L'archéologie donne des lieux et des gestes, mais rarement leur sens explicite. La toponymie conserve des échos, mais souvent ambigus. Le comparatisme ouvre des perspectives, mais ne doit jamais combler artificiellement les lacunes. La religion gauloise n'apparaît donc jamais d'un seul bloc. Elle se laisse approcher par recoupements, tensions et corrections entre les matériaux.

Il faut renoncer à une illusion tenace : croire qu'un bon historien pourrait simplement retrouver le panthéon gaulois comme on retrouve une liste perdue dans une archive. Nous ne récupérons pas un dossier intact. Nous construisons un savoir à partir d'indices dispersés, incomplets, parfois contradictoires. La bonne méthode n'est pas de combler les trous avec de l'assurance, mais de hiérarchiser les niveaux de certitude. Certaines divinités sont bien attestées. D'autres n'apparaissent qu'à travers une ou deux mentions. Certains sanctuaires sont clairement identifiables. D'autres restent discutés. Certaines fonctions sont plausibles. D'autres demeurent hypothétiques. Écrire sur les dieux gaulois sans rappeler cette graduation revient à trahir le sujet.

Dans ce domaine, la prudence n'est pas une faiblesse. C'est une forme de probité. Une religion sans corpus fondateur écrit offre un terrain rêvé à ceux qui veulent en faire ce qu'ils veulent. On peut vite transformer une présence cornue en grand dieu universel de la nature, une source votive en culte initiatique, une triade de déesses en preuve d'un système cosmique parfaitement ordonné. Ce genre d'emballlement plaît beaucoup. Il produit de belles pages et des certitudes de pacotille. Mais il détruit ce qu'il prétend honorer. La religion gauloise mérite mieux qu'un remplissage mystique sur les ruines de son silence.

Lire ses sources exige donc une discipline simple : dégager sans surcharger, identifier sans figer trop vite, rapprocher sans confondre, accepter qu'un nom reste obscur, qu'un dieu ait plusieurs visages selon les lieux, qu'un sanctuaire parle mieux de pratique que de doctrine. Il faut surtout résister à l'envie de rendre le dossier plus propre qu'il ne l'est réellement. Car c'est justement dans cette rugosité que se dit quelque chose d'essentiel sur le religieux gaulois.

La méthode de ce livre découle de ce constat. Il ne s'agira pas de présenter les dieux gaulois comme un ensemble clos, mais de les restituer à partir des traces disponibles en indiquant, chaque fois que possible, le degré de solidité de ce que l'on avance. Quand une attestation est claire, il faudra le dire nettement. Quand une interprétation reste probable, il faudra la tenir pour telle. Quand le dossier est trop faible, il faudra accepter le vide. Cette exigence n'appauvrit pas le sujet. Elle l'assainit.

On ne lit donc pas la religion gauloise directement. On la recompose depuis des éclats, comme on restitue une architecture à partir de colonnes brisées, de fonda-

tions et de débris sculptés. Cela demande moins d'emphase et plus d'attention. Mais c'est aussi ce qui donne à l'enquête sa force. Car ces fragments, si incomplets soient-ils, ne sont pas morts. Une pierre dédiée, un dépôt d'armes, un nom divin, une source sacrée, une figure sculptée, un sanctuaire réoccupé sous Rome : tout cela forme une mémoire lacunaire, mais réelle. Et c'est à partir d'elle, et d'elle seule, que l'on peut espérer approcher honnêtement les dieux oubliés de la Gaule.